



Nostalgie d'un âge d'or: Où sont passés les intellos?

Ana Maria ALVES

Instituto Politécnico de Bragança – ESEB

Introduction

De qui parle-t-on avec tant de déception, avec tant de désarroi... De la figure de l'intellectuel dont l'image se dilue dès la sortie de scène d'hommes considérés des maîtres à penser comme Sartre, Foucault, Aron, Bourdieu. Cette disparition de l'intellectuel véhicule la nostalgie d'un âge d'or ou, d'après Michel Winock, « le présent est odieux en ce qu'il est une étape de la dégradation d'un modèle d'origine valorisé comme un temps béni, un paradis perdu sous les coups de la modernité » (Winock, 1982: 104).

Notre réflexion porte, essentiellement, sur une tentative de compréhension de cette disparition ou devons-nous dire de cette transformation qui envisage de substituer l'intellectuel universel engagé par l'intellectuel spécifique, autrement dit, par une culture d'experts, d'êtres spécialisés.

Nous nous hasarderons à la compréhension de cette nouvelle notion afin de percevoir si l'expression de tout raisonnement critique est devenue improbable. Nous faisons ici référence à cette pensée réduite à une diffusion exigüe contre un marché pris par l'envol des médias qui vient creuser le fossé entre l'intellectuel universel et le spécifique comme le nommait Foucault. Mais avant de porter notre regard sur cette question, il nous faut absolument revenir sur la notion d'intellectuel.

Émergence de la figure de l'intellectuel



Dans *La Marche des idées*, François Dosse défend que le débat lancé depuis le milieu des années 80 autour de l'histoire intellectuel, témoigne la disparition de « la figure de l'intellectuel universel engagé tel que l'avait incarnée Zola » (Dosse, 2003: 8). D'après Jean-François Sirinelli, l'Histoire voudrait dater « la scène primitive au sens de fondatrice » (Sirinelli, 1998: 142) de l'apparition de l'idéal type de l'intellectuel lors de l'affaire Dreyfus, à la fin du XIX^e siècle, en France. C'est pourquoi nous nous permettons de faire un recul dans l'histoire afin de retracer rapidement le prélude de l'émergence de la figure de l'intellectuel.

Rappelons que *l'affaire*, erreur judiciaire sur fond d'espionnage et d'antisémitisme, est une des plus grandes crises politiques et morales de la III^{ème} République. Celle-ci déchaina l'opinion publique sur la culpabilité du capitaine d'origine juive condamné à tort pour espionnage, ayant apparemment livré des documents secrets français à l'Empire allemand. Cette *affaire* a divisé la société française en deux camps opposés: les dreyfusards partisans de l'innocence de Dreyfus, et les antidreyfusards partisans de sa culpabilité. D'après Christophe Charle,

ce qui était en jeu dans ce combat, au-delà du problème politique, c'était l'affirmation d'un nouveau groupe porteur de valeurs universelles au nom desquelles écrivains, artistes, universitaires, étudiants, etc., se permettaient d'intervenir collectivement dans le débat politique sans être forcément eux-mêmes des professionnels de la politique (Charle, 2009: 69).

Le camp des dreyfusards a donc commencé à se constituer par des professeurs, des instituteurs, des médecins, des avocats, défenseurs d'une idéologie rationaliste et qui sont, peu à peu, rejoints par la gauche menée par Jean Jaurès, l'une des figures de proue du nouveau socialisme parlementaire, celui des Indépendants.

À cette même époque, Zola et Clemenceau entrent en scène dans *l'Affaire*. Dans son premier article du 25 novembre, Zola écrit ces mots



prophétiques: « La vérité est en marche et rien ne l'arrêtera » (Cahm, 1994: 80). L'écrivain comprit qu'il fallait rompre avec la légalité, de façon à s'attirer des poursuites judiciaires, pour faire éclater devant le tribunal toute la vérité. Il devait contester les « innombrables mensonges des nationalistes et des antisémites, jamais démentis par un pouvoir qui continuait à proclamer la culpabilité de Dreyfus » (*idem*: 91). Ainsi, il rédigea une lettre où il dénonce l'antisémitisme de l'armée et accuse l'état-major d'avoir inculpé et condamné le capitaine sans preuve. Cette lettre, dirigée à Félix Faure, Président de la République, est publiée dans le journal *L'Aurore*, le 23 janvier 1898 par son rédacteur en chef Georges Clemenceau qui donna un titre provocant au document: *J'accuse*. À cette date, l'affaire d'espionnage devient un scandale public. Ce même jour, Clemenceau utilise le substantif *intellectuel* dans un sens politique apportant son appui à « tous ces intellectuels, venus de tous les coins de l'horizon, qui se groupent sur une idée et s'y tiennent inébranlables » (Clemenceau, 2001: 217). Ainsi, il se rallie, comme tous ces intellectuels, à une cause – la défense de l'innocence de Dreyfus.

A ce sujet, François Dosse soutient que, « le débat politique se prolonge donc au plan des idées par une bataille intellectuelle qui reste conduite par des hommes qui incarnent le feu sacré, celui de l'inspiration littéraire, et qui les légitime dans leur position de porte-parole » (Dosse, 2003: 69). Ainsi, s'éveillent « les intellectuels », baptisés, de la sorte, par Clemenceau – ceux qui engagent leur nom et leur réputation littéraire, artistique ou scientifique dans le combat pour la justice et la vérité. Ceux-là dénoncent l'alliance de l'armée avec l'Église et réclament la révision du procès. Rapidement, ce mouvement est désigné par le mouvement d'intellectuel, très peu usité jusqu'alors. Cette désignation est employée par ces derniers avec fierté, tandis que leurs adversaires, les antidreyfusards l'utilisent comme un repoussoir. Ces derniers, issus de la droite catholique, nationaliste et anti parlementaire, privilégient l'honneur de l'armée au détriment de la vérité judiciaire. Eux qui ne voient en Dreyfus qu'un espion et un traître qui par ses origines juives, menace l'intégrité nationale. Ainsi, ils réagissent de façon énergique au nouveau mouvement d'intellectuel qui

s'occupe de Dreyfus. C'est l'écrivain Maurice Barrès qui prendra la parole ne pouvant rester insensible, comme le souligne Michel Winock, « à l'irruption de ces prétendus intellectuels » (Winock, 1997: 31). Ainsi, le 1^{er} février 1898, il publia, un article intitulé *la protestation des intellectuels!* où il manifeste son point de vue:

Peut-être, [écrit Barrès], lisez-vous une double liste que publie chaque jour *L'Aurore*; quelques centaines de personnages y affirment en termes détournés leurs sympathies pour l'ex-capitaine Dreyfus. Ne trouvez-vous pas que Clemenceau a trouvé un mot excellent? Ce serait la "protestation des intellectuels"...! On dresse le Bottin de l'élite! Qui ne voudrait en être? C'est une gentille occasion. Que de licenciés ! Ils marchent en rangs serrés avec leurs professeurs... Rien n'est pire que ces bandes de demi-intellectuels. Une demi-culture détruit l'instinct sans lui substituer une conscience. Tous ces aristocrates de la pensée tiennent à affirmer qu'ils ne pensent pas comme la vile foule. On le voit trop bien. Ils ne se sentent plus spontanément d'accord avec leur groupe naturel et ils ne s'élèvent pas jusqu'à la clairvoyance qui leur restituerait l'accord réfléchi avec la masse (Barrès, 1925: 49).

Pour Barrès, le principal défaut des intellectuels est d'ignorer les réalités. Dans *Scènes et doctrines du nationalisme*, il donnera une définition du terme intellectuel le désignant comme l'« individu qui se persuade que la société doit se fonder sur la logique et qui méconnaît qu'elle repose en fait sur des nécessités antérieures et peut-être étrangères à la raison individuelle » (Barrès, 1902: 45). A partir de cette date, l'anti-intellectualisme devient un des thèmes préférés des antidreyfusards qui refusent la dénomination d'intellectuel, mais qui finiront par se présenter comme le « parti de l'intelligence » dans une pétition parue dans le *Figaro* du 19 juillet 1919. D'après Pascal Ory et Jean-François Sirinelli, cette même année, Barrès laissera échapper, dans *l'Appel du Rhin*, le titre: "*Nous les intellectuels*" (Ory, Sirinelli, 1986: 7).

La définition du concept d'intellectuel revendiqué jusqu'à présent, garantit une identité collective où les intellectuels inventent un mode de



mobilisation, d'engagement qui rompt avec les combats solitaires. Ainsi, ces hommes qui prennent part des grands enjeux de la vie, illustrent la manière dont Pascal Ory définit l'intellectuel comme « un homme du culturel mis en situation d'homme du politique » (Ory, 1990: 24).

Cette notion moderne d'intellectuel où l'on voit une raison politique s'opposer à la raison d'État a bien un siècle d'existence. Cet engagement sera théorisé plus tard par Jean-Paul Sartre qui deviendra chef de file de l'engagement intellectuel et qui défendra qu'être un intellectuel est une attitude, pas un métier. Ce qui définit l'intellectuel ne serait donc pas la profession ou bien l'acquisition d'une culture, mais l'attachement à certaines valeurs morales.

Tout au long du siècle, il y aura des clercs qui s'engageront au nom de valeurs universelles, et d'autres qui s'en démarqueront. Le modèle de l'intellectuel universel et critique issu de l'Affaire Dreyfus - Dire la vérité au pouvoir au nom des opprimés - est celui qui prévaudra jusqu'à la Libération. Pendant l'entre-deux-guerres, la scène publique française voit la multiplication des affrontements entre clercs républicains et clercs nationalistes, communistes et fascistes, etc. Ce parti pris des intellectuels en faveur des passions politiques est dénoncé en 1925 par Julien Benda:

Les hommes n'ont plus que deux religions: pour les uns, la Nation; pour les autres, la Classe; deux formes, quoi qu'ils prétendent, du plus pur temporel. Ceux qui avaient pour fonction de leur prêcher l'amour d'un idéal, d'un supra-temporel - les hommes de lettres, les philosophes, disons d'un mot les clercs - non seulement ne l'ont pas fait, mais n'ont travaillé qu'à fortifier de tout leur pouvoir ces religions du terrestre. (...) tous les moralistes influents de ce dernier demi-siècle ont été de farouches professeurs de réalisme et se sont glorifiés de l'être, quitte à idéaliser ce réalisme. (...) C'est ce que j'appelle *la trahison des clercs*¹...

¹« Une heure avec M. Julien Benda », *Les nouvelles littéraires*, 23 mai, 1925, in Michel Winock, *Le siècle des intellectuels*, op. cit., pp. 238-239.



Cet extrait résume parfaitement le contenu de son pamphlet *La trahison des clercs* qui parut deux ans plus tard et dans lequel il déplore le fait que les intellectuels, depuis la guerre, aient cessé de jouer le rôle de gardien des valeurs universelles retrouvant ainsi la figure de l'intellectuel Dreyfusard. Selon Benda le rôle du clerc est de sortir de sa réserve lorsque la vérité et la justice sont menacées. A cette figure du clerc dreyfusard, Julien Benda oppose ce qui, au moment où il écrit, est en passe de devenir l'intellectuel engagé dans un parti. D'après lui, la trahison des intellectuels est dans la désertion de l'universel pour le particulier.

Au début des années 80, dès la sortie de scène d'hommes considérés des maîtres à penser comme Sartre, Foucault et Aron, une nouvelle trahison des clercs paraît prendre jour. Comme le souligne François Dosse dans *L'enjeu de l'histoire intellectuelle*, « les clercs ont perdu le fil d'Ariane qui les identifiait de manière sereine à l'image de l'indignation militante depuis l'affaire Dreyfus » (Dosse, 1994). Aussi, les intellectuels préfèrent éviter toute prise de position idéologique et se préparent pour un huis clos d'une décennie durant laquelle ils s'interrogeront sur la disparition de l'intellectuel engagé à l'instar d'un Zola ou d'un Sartre au profit d'un intellectuel spécifique.

Cette transformation nous emmène à questionner ce qui a provoqué la chute des intellectuels engagés au bénéfice d'une nouvelle figure de l'intellectuel. Essayons à présent de la comprendre.

D'un intellectuel l'autre

Si le XX^{ème} siècle, siècle de ces intellectuels, apparut « comme groupe et notion » comme le précise Christophe Charle dans *Naissance des «intellectuels»* (Charle, 1990: 7), il a été également celui de la réflexion de son rôle et des différentes tentatives de construction de cette figure qui est celle de l'intellectuel. De la sorte, et d'après le célèbre théoricien marxiste Antonio Gramsci, plusieurs typologies se sont succédées : l'intellectuel traditionnel, l'intellectuel organique, et l'intellectuel spécifique. Le premier représente la vérité, la justice et incarne la raison universelle. Le deuxième,

l'organique, est défini par la place qu'il occupe au sein d'une structure sociale dont il se fait le porte-parole. D'après l'auteur, il existe deux types d'intellectuel organique: d'une part les intellectuels organiques théoriciens (ceux qui sont capables d'opérer une action sur la société civile) et, d'autre part les intellectuels organiques spécialisés (ceux qui sont capables d'assurer la fonction d'hégémonie de leur groupe dans un domaine précis).

Les points communs entre ces deux typologies d'intellectuels sont nombreux. Tout d'abord, ils partagent le sentiment de l'existence d'une justice et d'une vérité universelle. Si, d'une part, les intellectuels traditionnels sont convaincus qu'ils sont libres et qu'ainsi ils peuvent se permettre de s'élever au-dessus des classes pour défendre l'intérêt général, d'autre part, et contrairement aux premiers, les intellectuels organiques soutiennent que dans une société divisée en classes, les intellectuels ne peuvent, en aucun cas, se séparer des divers groupes d'intérêt. C'est d'ailleurs ce que Jean-Paul Sartre défendra lors d'une conférence à Tokyo où il décrit le rôle de l'intellectuel affirmant que «les philosophes apparaissent [...] comme des intellectuels organiques au sens que Gramsci prête à ce mot: nés de la classe bourgeoise, ils se chargent d'exprimer l'esprit objectif de cette classe» (Sartre, 1972: 23-24). Vu comme représentant d'une classe, les intellectuels organiques s'assument donc comme porte-parole de celle-ci. Jean-Paul Sartre, toujours prêt à se battre à chaque fois qu'il juge la République en péril, appartient à ce groupe se présentant comme le chef de file de l'*engagement* intellectuel, comblant ainsi un vide créé par la disparition des grandes figures emblématiques d'avant-guerre: Romain Rolland et Jean Giraudoux, Paul Valéry, Georges Bernanos, André Gide, etc. Une nouvelle époque commençait donc, où les intellectuels de gauche passaient au-devant de la scène de l'intelligentsia française. Il convient de rappeler que les intellectuels de droite et d'extrême-droite ayant été condamnés à mort ou discrédités durant l'épuration, seuls restaient les clercs de gauche, engagés dans les problèmes de leur temps: Sartre, Aragon, Camus, Simone de Beauvoir, Elsa Triolet. On entrait, ainsi, de plein pied, dans ce que Michel Winock, Pascale Goetschel et Emmanuelle Loyer appellent les « années Sartre »:



L'après-guerre intellectuel est marqué par *la figure omniprésente de Sartre* et le succès de *l'existentialisme (...)*. Symbole et résumé de son époque, Jean-Paul Sartre est l'objet d'une consécration intellectuelle sans précédent (...) L'époque distille le credo du «tout est politique»: l'art, la littérature, dire, se taire sont autant d'actes politiques, de marques de son engagement intellectuel. Car les intellectuels s'engagent. Cette décennie forge et fixe le modèle de l'intellectuel « armé » (Goetschel, Loyer, 2002: 132).

La grande question étant, désormais, de savoir quelle attitude l'intellectuel doit prendre pour faire face à l'absurdité du monde, de la vie même, Sartre décide d'y réfléchir dans *Qu'est-ce que la littérature?* (1945) et *Que peut la littérature?* (1964), dans lesquels il prône une écriture utilitaire, au détriment d'une littérature humaniste, comme l'était celle de Proust, Zola, Balzac. D'après l'auteur, l'écriture est une «arme», autrement dit, un élément de combat. De ce fait, l'intellectuel doit soumettre son œuvre à son époque, en fournir un témoignage: ses ouvrages deviendront donc des revendications matérielles et datées. Ainsi soutient-il l'éthique de la mission de l'intellectuel, donc de son engagement vis-à-vis du social.

Trop facile, peut-être, d'assumer des positions aussi courageuses et radicales, surtout au moment où la guerre est bien finie! Il semble assez curieux, par ailleurs, que Sartre qui avoue ne s'être intéressé à la politique qu'à partir de 1939 et qui ne s'engagea véritablement qu'après la guerre, se transforme, soudain, en idole pour et d'une jeunesse non-conformiste².

Le dernier quart du XX^e siècle sera, en effet, bien moins fertile en évènements majeurs exigeant des choix de la part des écrivains. Outre leurs positions vis-à-vis du communisme et de l'URSS, le dernier grand problème sur lequel ils devront se prononcer, ce sera la décolonisation, qui s'achèvera, en 1962, avec l'indépendance de l'Algérie. En 1965, Sartre n'a pas modifié sa position de 1945 sur l'impératif d'engagement auprès des plus défavorisés

² Vian, ami du philosophe, critiquera le fanatisme du culte auquel était, depuis lors, voué Jean-Paul Sartre (cf. *L'écume des jours*).

comme le seul moyen de comprendre le monde. Pour cet auteur l'intellectuel est porté à l'engagement, c'est pourquoi il affirmera que « la nature de sa contradiction (à l'intellectuel) l'oblige à s'engager dans tous les conflits de notre temps... Sa position n'est pas scientifique » (Sartre, 1972: 58).

Au milieu des années 1950, Raymond Aron, dans son livre *L'opium des intellectuels* (1955) prend directement pour cible la figure de l'intellectuel engagé défini par Jean-Paul Sartre présentant une nouvelle posture, celle du spectateur engagé. Aron considère que l'intellectuel se doit de formuler une critique responsable de l'actualité pour mieux atteindre la vérité, il l'affirme d'ailleurs très clairement: « il y a une activité de l'homme qui est peut-être plus importante que la politique: c'est la recherche de la Vérité » (Aron, 1997: 245). De la sorte, ce n'est pas vraiment l'engagement que l'auteur de *L'opium des intellectuels* remet en question dans son ouvrage mais l'engagement organique de Sartre, prêt à se battre s'il croit la nation en danger, ou bien, s'il entend « les sirènes idéologisées de son temps » (Dosse, 2003: 87). Dans *L'opium des intellectuels*, Aron dénonce comme le souligne si bien François Dosse

les mythes propres aux intellectuels et l'aliénation qui en résulte. La référence à Marx est explicite dans le choix du titre. Aron entend ainsi retourner la critique marxienne contre les marxistes en considérant l'usage qu'ils font de la pensée de ce dernier comme un prolongement de ce que fut la religion dénoncée de Marx comme opium du peuple, conduisant à une situation analogue d'aliénation.
(*ibidem*)

Dans une perspective analogue à celle de Aron, vu qu'elle tient à présenter une nouvelle définition du concept «engagement», mais toutefois différente sur le fond, les intellectuels du mouvement structuraliste (Roland Barthes, Michel Foucault) vont ébaucher, à la différence du modèle de l'engagement prôné par Sartre, une autre vision, une autre définition pour l'intellectuel.



Roland Barthes est convaincu que le rôle de l'intellectuel est de s'engager avec résolution sur des terres vierges en privilégiant un esprit d'avant-garde: ainsi « l'esprit universelle faisait place à *l'esprit d'avant-garde* » (Pavel, 1998: 24). Naît, alors l'intellectuel spécifique, concept introduit par Michel Foucault par opposition à l'intellectuel universel, l'intellectuel doit désormais être efficace dans un domaine précis prenant ses distances de l'intellectuel comme porte-parole de l'universel. L'intellectuel spécifique, l'expert, occupe la scène publique, mais sans engagement public ou partisan, ne donnant son opinion technique que si elle est sollicitée. Telle est la scène intellectuelle française marquée par tant de désarroi comme si l'intellectuel citoyen du monde et parlant au nom de l'humanité s'était retiré.

Pour l'auteur, l'intellectuel traditionnel et l'intellectuel organique découlent tous deux de la catégorie de l'intellectuel universel particulièrement pour ce qui est de leur croyance en l'existence d'une vérité et d'un savoir universels, mais surtout parce qu'ils ambitionnent éclairer le peuple adoptant ainsi un rôle de prophète. Or l'intellectuel défini par Foucault est l'antithèse de l'intellectuel universel comme il l'affirme d'ailleurs lui-même en 1976, lors d'un entretien pour une revue italienne: « ce que j'appellerais l'intellectuel spécifique par opposition à l'intellectuel universel. Cette figure nouvelle a une autre signification politique: elle a permis, sinon de souder, du moins de réarticuler des catégories assez voisines qui étaient restées séparées » (Foucault, 1994: 154-155). Foucault évoque ici les postures de Sartre et Aron et veut souligner qu'il s'agit d'introduire un nouveau type d'engagement, l'intellectuel n'est plus un écrivain sacralisé mais un savant expert, il ne fait pas de prophétie et ne s'engage pas dans un objectif social. Ainsi, comme le précise Foucault « les magistrats et les psychiatres, les médecins et les travailleurs sociaux, les travailleurs de laboratoire et les sociologues peuvent chacun en leur lieu propre et par voie d'échanges et d'appuis, participer à une politisation globale intellectuels » (*ibidem*). L'intellectuel doit savoir dorénavant jouer sur et à partir de ses connaissances pour opérer une mutation dans la société sous forme de critique. Cette mutation avait été annoncée par



Foucault quand il définissait la modernité de l'intellectuel spécifique, renonçant à sa vocation universelle, mais surtout lorsqu'il affirmait que pour être considéré intellectuel il fallait « être respectueux quand une singularité se soulève, intransigeant quand le pouvoir enfreint l'universel » (*idem*, 109-114).

Nous sommes à présent forcé de constater que la figure de l'intellectuel engagé est contestée bien avant les années 80. Dans *Les Fils maudits de la République*, Gérard Noiriel (2005), qui a le mérite de poser directement le problème du statut des intellectuels, après un certain nombre de débats plus ou moins stériles, rappelle que si Sartre concilie à lui seul les figures du savant et le politique, les intellectuels spécifiques admettent pour leur part la séparation entre les deux et se placent du côté du savant, de l'expert. On assiste donc bien à une « laïcisation de l'intellectuel », comme disait Gilles Deleuze, dépourvu de sa fonction sacerdotale. A partir des années 80, se dessinent de nouvelles nuances dans la définition. En effet, et comme le souligne François Dosse, « l'intellectuel de soupçon laisse sa place à un intellectuel réconcilié avec les valeurs démocratiques, soucieux cependant de son autonomie critique. Ce dernier retiendra cependant l'enseignement foucauldien d'une réduction de son type d'intervention à son domaine spécifique de compétence » (Dosse, 2003: 105), posture incarnée par exemple par Paul Ricœur. Celui-ci considère l'intellectuel comme un homme qui met en valeur les médiations qui aident au débat, ce qui l'éloigne fortement de l'engagement idéologique. Ainsi, on est loin du modèle de l'indignation militante de l'Affaire Dreyfus qui permettait aux intellectuels de concevoir d'une manière sereine la référence à l'engagement. À cet égard on est, d'après Jean-François Lyotard, prêt à écrire « le tombeau de l'intellectuel » (Lyotard, 1984) qui n'est plus en mesure de parler au nom de l'homme en général, de la nation, du peuple comme le précise François Dosse. On commence, à présent, à écrire leur histoire.

D'une histoire l'autre...



De la sorte, la décennie 1980 sera marquée par ce que l'on a appelé à l'époque « le silence des intellectuels ». Pendant ces dix années, les intellectuels s'interrogeront sur eux même, ils traversent une grave crise d'identité et se questionnent « A quoi servent encore les intellectuels? ». Ceux-là n'apparaîtront, à l'époque, dans aucun débat public d'importance. Comme le faisait remarquer François Dosse:

(...) la fascination (...) pour les intellectuels et leur histoire viendrait témoigner de leur disparition. Grâce aux historiens, les intellectuels auraient leur chant du cygne. On s'empresse ainsi de les compter, de les classer, d'en dresser le répertoire, avant de les enterrer définitivement. Objet refroidi, ils seraient devenus objets d'histoire faute d'être un vrai enjeu du présent (Dosse, 2003: 10).

En effet, il a fallu attendre les années 1980, plus précisément les années 85, pour voir naître un Groupe de recherche sur l'histoire des intellectuels dirigé par Jean-François Sirinelli. Le succès des « histoires des intellectuels » a été couronné par la publication en 1986 du classique *Les intellectuels en France de l'affaire Dreyfus à nos jours* de Pascal Ory et Jean-François Sirinelli, qui sera suivi par l'essai de Michel Winock *Le Siècle des intellectuels* sacré par le prix Médicis en 1997. D'après François Dosse, on se voit donc « basculer dans un nouveau paradigme marqué par une toute autre organisation intellectuelle dans laquelle le thème de l'historicité s'est substitué à celui de la structure » (*idem*: 313).

L'intellectuel médiatique, l'expert, le spécialiste a peu à peu dépassé l'intellectuel à vocation universelle, à tel point que l'on confond souvent aujourd'hui l'univers de l'information, au fait divers, en le simplifiant, et l'univers de la réflexion où il faut se mettre en retrait pour en saisir la complexité et pour l'interpréter en profondeur.

La figure de l'intellectuel à l'image d'un Sartre ou d'un Foucault qui s'exprime dans les médias sur l'actualité en même temps qu'il publie des ouvrages de référence s'est effacée. Cette disparition ne vient pas démontrer un manque d'idée de la part de l'intellectuel mais un changement



de production de celle-ci. Le fait que la philosophie, discipline d'où émergeaient les auteurs cités plus haut, est été substituée par l'économie ou la gestion, deux disciplines qui se rapprochent d'un public en contact avec le marché, a permis aux économistes, comme le faisaient auparavant les philosophes, de disserter sur tous les sujets dans des débats télévisés ou bien dans les journaux d'opinion à grand tirage. Cependant, ces derniers n'auront pas l'impact, ni l'autorité de leurs prédécesseurs. Ce n'est pas par hasard que nous construisons nos idées à partir des théories d'auteurs reconnus et non pas à partir de celles avancées par des spécialistes dont l'autorité acquise dans une spécialité reste confiné à celle-ci. Nous avons besoin plus que jamais de philosophes qui nous aident à mieux appréhender le monde.

Conclusion

Mais la question qui s'impose à la fin de cet exposé est de savoir si la réponse à la question: *où sont les intellos?* a été donnée. Il est vrai que nous aurions pu poser une autre question: Y aura-t-il toujours des intellectuels? Ou encore et comme l'a questionné Pierre Nora en mai 1980: *Que peuvent les intellectuels?*

Ce que l'on peut affirmer, à ce stade, est que la survie des intellectuels au sens que revêt ce mot depuis l'Affaire Dreyfus a disparu, cependant l'intellectuel continue d'exister et existera sous un autre statut. Ce que l'on peut soutenir est que l'écriture, elle, a cessé d'être sacrée, ou du moins n'est plus aussi sacrée qu'au temps où les intellectuels, que l'on a perdu dans la décennie des années 80, étaient vénérés comme des prophètes. On pense à Sartre décédé en 80, Aron en 83 et Foucault en 84. Cet effacement a correspondu à une érosion de la pensée critique telle que pouvaient la porter ces auteurs.

Je terminerais en citant Bernard-Henri Lévy qui dans son livre *Eloge des Intellectuels* se posait la question suivante: Faudra-t-il écrire dans les dictionnaires de l'an 2000: « Intellectuel, nom masculin, catégorie sociale née à Paris au moment de l'Affaire Dreyfus, morte à Paris à la fin du XX^{ème}



siècle; n'a apparemment pas survécu au déclin de l'universel? » (Lévy, 1987: 48)

Bibliographie

ARON, Raymond, (1997). « Démocratie et Révolution », dans *Introduction à la Philosophie de l'histoire*, Paris: Fallois.

(1955). *L'opium des intellectuels*, Paris: Calmann-Lévy, coll. « Liberté de l'esprit ».

BARRÈS, Maurice, (1902). *Scènes et Doctrines du nationalisme*, Paris: F. Juven.

(1925). *Scènes et Doctrines du nationalisme*, Paris: Plon.

BREMOND, Claude, PAVEL, Thomas, (1998). *De Barthes à Balzac*, Paris: Albin Michel.

CAHM, Eric, (1994). *L'affaire Dreyfus*, Paris: Librairie Générale Française.

CHARLE, Christophe (1990). *Naissance des «intellectuels» 1880-1900*, Paris: Minuit.

(2009). « Les intellectuels en Europe dans la seconde moitié du XIX siècle, Essai de Comparaison », in Gisèle Sapiro, (2009). *L'espace intellectuel en Europe*, Paris: La Découverte - Hors collection Sciences Humaines.

CLEMENCEAU, Georges, (2001). « À la dérive », *L'Aurore*, 23 janvier 1898, republié dans Georges Clemenceau, *L'affaire Dreyfus. L'iniquité*, introduction de Michel Drouin, Paris: Mémoire du livre.

DOSSE, François, (1994). « L'enjeu de l'histoire intellectuelle », *Le Débat* n° 79, mars-avril.

(2003). *La Marche des idées*, « Histoire des intellectuels, histoire intellectuelle », Paris: La Découverte.

FOUCAULT, Michel, (1994). «Intervista a Michel Foucault», réalisé par A. Fontana et P. Pasquino, juin 1976, dans Fontana et Pasquino éd., *Microfisica del potere: interventi politici*, Einaudi, Turin, 1977, p.3-28 ; repris dans *Dits et écrits*, Paris: Gallimard, tome III.



«La fonction critique de l'intellectuel», *Politique-Hebdo*, 29 novembre 1976 ; repris dans *Dits et écrits*, 1976-79, Paris: Gallimard, tome III.

(1994). *Dits et écrits*, Paris: Gallimard, tome III.

GOETSCHHEL, Pascale, LOYER, Emmanuelle, (2002). *Histoire culturelle et intellectuelle de la belle époque à nos jours*. Paris: Armand Colin.

LÉVY, Bernard-Henri, (1987). *Eloge des intellectuels*, Paris: Grasset.

LYOTARD, Jean-François, (1984). «Tombeau de l'intellectuel», *Le Monde*, 8 octobre 1983; repris dans *Tombeau de l'intellectuel et autres papiers*, Paris: Galilée.

NOIRIEL, Gérard, (2005). *Les fils maudits de la République: l'avenir des intellectuels en France*, Paris: Fayard.

ORY, Pascal, (sous la dir.), (1990). *Dernières questions aux intellectuels*, Paris: Olivier Orban.

ORY, Pascal, SIRINELLI, Jean-François, (1986). *Les intellectuels en France de l'affaire Dreyfus à nos jours*, Paris: Armand Colin.

PAVEL, Thomas, (dans Claude Bremond et Thomas Pavel). (1998). *De Barthes à Balzac*, Paris: Albin Michel.

SARTRE, Jean-Paul, (1972). *Plaidoyer pour les intellectuels*, Paris: Gallimard, coll. «Idées».

SIRINELLI, Jean-François (1998). «Les intellectuels français et la guerre d'Algérie : une nouvelle affaire Dreyfus?», in *La postérité de l'Affaire Dreyfus: dix études réunies par Michel Leymarie*, Villeneuve d'Ascq (Nord): Presses Universitaires du Septentrion, p. 142.

WINOCK, Michel (1997). *Le siècle des intellectuels*, Paris: Seuil I.

(1982). *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, Paris: coll. «L'Histoire», Seuil.